

MISSIONS DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Suite.

D'autres diront si la mission de la Compagnie fut remplie alors par elle, et s'il est vrai qu'elle fut l'un des instruments dont se servit alors la main de Dieu pour poser des bornes aux funestes progrès de l'hérésie. Toujours est-il que d'illustres historiens parmi les protestants eux-mêmes ont rendu à cet égard des témoignages bien différents de certaines opinions contemporaines. On les trouvera tous recueillis avec ordre dans le livre publié dernièrement sous ce titre : *L'Eglise, son autorité, ses institutions, et l'ordre des Jésuites*. Qu'il nous suffise de dire ici en deux mots que d'après Jean de Müller, Schell et Ranko, ce fut par les efforts des Jésuites que la réforme vit ses succès arrêtés en Europe, et qu'avant ces historiens, Bacon, Leibnitz et Grotius, les trois hommes les plus éminents du protestantisme, furent aussi louer sous des aspects divers la Compagnie de Jésus, tout en voyant en elle une ennemie.

Mais j'ai hâte de détacher ma pensée de ces tristes combats, où notre Compagnie peut s'approuver du moins d'avoir gardé l'estime de ses plus illustres adversaires.

Je le dirai du fond de mon âme : plutôt au ciel que les malheureuses divisions qui ont déchiré le sein de l'Eglise ne nous eussent point condamnés à cette guerre persévérante contre des frères égarés, toujours chers à des cœurs d'apôtres ! Douleur que nous ne pouvons que nous en vouloir à Dieu de nous l'avoir imposée.

Plût au ciel que nous n'eussions jamais eu à recueillir les fruits amers ou les heureux succès de la contradiction ailleurs que parmi les peuples idolâtres et les hordes sauvages !

Dès son origine, la Compagnie de Jésus, sans abandonner le foyer de la civilisation et la lutte européenne, s'élança dans toutes les directions pour amener au divin bercail ces braves errantes. Telle était l'ardeur pour ces conquêtes lointaines, qu'on dut craindre en y eût été de voir les maisons d'Europe dépeuplées des ouvriers évangéliques qui leur étaient nécessaires. En vain les intérêts les plus pressants de la catholicité commandaient alors aux Jésuites de toutes les nations de ne point délaisser le champ de bataille à l'hérésie toujours en armes ; en vain les collèges et les universités, la chaire et la confession à réclamaient partout dans la vieille Europe des athlètes courageux et dévoués, et leur offraient même l'attrait du péril : un attrait plus puissant s'attachait aux missions par delà les mers, il y avait dans les rangs de la Compagnie un inébranlable empressement d'aller porter la lumière de la foi aux frères inconnus qui n'avaient jamais entendu la bonne nouvelle.

En ces jours du seizième siècle où la Société de Jésus venait de naître, alors la réforme arrachait à l'unité, avec une partie de l'Allemagne et des Pays-Bas, l'Angleterre, le Danemark, la Suède, et tentait encore si violemment d'envahir notre France, Dieu donna un grand spectacle à la terre et une grande réparation à son Eglise. Je laisserai parler un moment Fénelon : « Des régions immenses s'ouvrent tout à coup à un nouveau monde inconnu à l'ancien... Gardez-vous bien de croire qu'une si prodigieuse découverte ne soit due qu'à l'audace des hommes. Dieu ne donne aux passions, lors même qu'elles semblent décider de tout, que ce qu'il leur faut pour être les instruments de ses desseins ; ainsi l'homme s'agit, mais Dieu le mène. La foi plantée dans l'Amérique par tant d'orages ne laisse pas d'y porter des fruits.

« Que reste-t-il ? Peuples des extrémités de l'Orient, votre heure est venue. Alexandre, ce conquérant rapide que Daniel dépeint comme ne touchant pas la terre de ses pieds, lui qui fut si jaloux de subjurer le monde entier, s'arrêta en deçà de nous : mais la charité va plus loin que l'orgueil. Ni les sables brûlants, ni les déserts, ni les montagnes, ni la distance des lieux, ni les tempêtes, ni les écueils de tant de mers... ni les routes ennemies, ni les côtes barbares, ne peuvent arrêter ceux que Dieu envoie. Qui sont ceux qui veulent comme les nuées ? Vents, portez-les sur vos ailes... Les voici ces nouveaux conquérants qui viennent sans armes excepté la croix du Sauveur... A qui doit-on, mes frères, cette gloire et cette bénédiction de nos jours ? A la compagnie de Jésus qui, dès sa naissance, ouvrit par le secours des Portugais un chemin nouveau à l'Evangile dans les Indes... »

Certes Fénelon aurait pu l'ajouter, et je suis heureux de le dire : alors on vit s'élever à la sainte conquête des âmes, sur tous les points les plus éloignés du globe, les grandes et vénérables familles de St. Dominique et de St. François, avec lesquelles tant de fois nous avons mêlé sur la terre infidèle nos sueurs et notre sang. Plus tard vinrent les dignes et dévoués enfants de St. Vincent de Paul, et cette société fraternelle des missions étrangères à laquelle nous rattachent les liens les plus sacrés et la communauté des plus chers souvenirs.

Quelle est donc belle cette œuvre de l'apostolat sur les rives inhospitalières et lointaines ! L'âme si forte et si tendre de Fénelon l'avait ambitionnée ; et moi-même, ô mon Dieu ! me serait-il permis de le rappeler ? Je l'ai prononcé ce vœu sacré que prononce le religieux profès de la Compagnie, d'aller en tous les lieux, parmi tous les genres d'infidèles, au moindre signe de la volonté du Souverain Pontife, et de partir sans demander l'argent nécessaire au voyage. Hélas ! d'autres ont été jugés plus dignes de cette mission bienheureuse. Et vos desseins sur moi, ô Seigneur, ont été de me retenir sur cette vieille terre de ma patrie, au sein d'une civilisation malade pour avoir abusé de tous les biens, parmi des frères qui ont désappris la langue que je dois leur parler. Vous m'avez donc pour partage la lutte à soutenir contre le mensonge et la calomnie ! Au moins dans les missions l'on meurt, et tout est fini avec la terre. Ici il faut mourir chaque jour, et chaque jour passer de la mort aux angoisses de la vie. Croix pesante, mais croix bénie, comme toutes celles qui viennent de la main du Seigneur, je vous porterai avec résignation et avec amour tant qu'il plaira au ciel de vous imposer à ma faiblesse !

Ce fut François Xavier, l'ami, le disciple d'Ignace, qui fraya dans les Indes, aux Moluques et au Japon des routes nouvelles à l'Evangile. Il fut donné à cet homme extraordinaire de renouveler tous les plus étonnantes prodiges de l'établissement primitif du christianisme, et d'apporter ainsi au monde mille preuves nouvelles de sa divinité. Il eut le singulier bonheur de rendre à l'unité catholique plus de peuples et d'empires que la réforme ne lui en arracha jamais. Il convertit cinquante-deux royaumes, arbora l'étendard de la croix sur une étendue de trois mille lieues ; il baptisa de sa propre main près d'un

million de mahométans ou d'idolâtres, et tout cela en dix ans ! L'imagination s'effraierait au récit de tout ce qu'il rencontra d'obstacles ; et pour les vaincre, quels moyens employait-il ? La pauvreté, la douceur, la patience, les austérités, la prière, en un mot l'invincible ardeur de la charité. A cela il plut à Dieu de joindre tous les dons de la puissance surnaturelle et miraculeuse. Sa vie, dans un temps auquel nous touchons pour ainsi dire encore, est écrite d'après les témoignages les plus avérés, et les merveilles qui le remplissent ne permettent pas le doute. Les historiens protestants l'avouent eux-mêmes, autant qu'ils peuvent l'avouer :

« Si la religion de Xavier convenait avec la nôtre, dit Baldeus dans son *Histoire des Indes* (p. 78), nous le devrions estimer et honorer comme un autre St. Paul. Toutefois, nonobstant cette différence de religion, son zèle, sa vigilance et la sainteté de ses mœurs doivent exciter tous les gens de bien à ne point faire l'œuvre de Dieu négligemment ; car les dons que Xavier avait reçus pour exercer la charge de ministre et d'ambassadeur de Jésus-Christ étaient si éminents que son esprit n'est pas capable de les exprimer. Si je considère la patience et la douceur avec lesquelles il a présenté aux grands et aux petits les eaux saintes et vives de l'Evangile, si je regarde le courage avec lequel il a souffert les injures et les affronts, je suis contraint de m'écrier avec l'apôtre : *Qui est capable comme lui de ces choses merveilleuses ?* » Et Baldeus a terminé l'éloge du saint en répétant le mot de Bacon déjà cité : « Plût à Dieu qu'étant ce que vous êtes, vous eussiez été des nôtres ! »

Les Indes, le Japon se couvrirent donc d'églises florissantes. La Compagnie de Jésus aimait sans cesse par de nombreux renforts ces missions fondées et soutenues au prix du sang et des souffrances de ses enfants.

Quels souvenirs surtout ne nous a pas légués cette terre chérie de l'apôtre, terre qui, à peine éclairée des premières lueurs de l'Evangile, devait briller de la plus éclatante gloire que Jésus-Christ accorde à son Eglise, celle de l'héroïsme au milieu des persécutions ; et qui, par une mystérieuse destinée, après avoir donné plus d'un million de martyrs, devait se refermer comme un tombeau et attendre le jour marqué pour la résurrection !

Cruel Japon, fies infortunées, vous ne pourrez pas toujours repousser de vos bords la vérité et la charité catholiques qui vous demandent de vous ouvrir devant elles. Sur les rives opposées, veillent maintenant les frères de Xavier pour saisir l'instant favorable qui abaissera devant eux les portes des régions désolées, et leur donnera le bonheur d'y annoncer Jésus-Christ ou d'y mourir pour lui.

Xavier avait ardemment soupiré après la conquête de la Chine ; il s'y rendait ; il meurt plein de vie et de gloire à la vue de ses rivages, dans une cabane abandonnée de l'île de Sancian. Marchant sur sa trace, le P. Ricci de la Compagnie de Jésus, affronta le premier le sol inhospitalier de ce vaste empire, et après des peines infinies parvint à en ouvrir l'entrée aux prédicateurs de l'Evangile.

On oublie aujourd'hui quels furent ceux qui les premiers pénétrèrent dans cette région, je dirai presque dans ce monde si longtemps inconnu, et le firent connaître à l'Europe savante. Là, en présence d'une civilisation fière d'elle-même et armée contre l'étranger d'une jalouse défiance, il fallut employer tous les prestiges de l'art et de la science pour se faire pardonner l'enseignement évangélique. En sortant du palais de l'empereur ou du tribunal des mathématiques, le Jésuite, que son savoir avait amené à aller faire le catéchisme aux enfants, visiter les pauvres et instruire le peuple.

De nombreux chrétiens se formèrent en Chine comme aux Indes, édifiés par les mains de la Compagnie ; et si d'autres ouvriers, entrant plus tard dans la maison vinrent s'associer à ses travaux, si le même zèle consacré à la même œuvre donna lieu à de fâcheuses dissidences, si enfin l'autorité souveraine du Saint-Siège décida que les Jésuites s'étaient trompés en laissant se mêler aux pratiques du culte chrétien des cérémonies locales qu'ils n'avaient pas crues contraires à l'esprit de la religion, au moins ceux dont la prudence avait failli donnèrent ils alors un touchant exemple d'humilité et filiale obéissance. Après avoir soutenu, sur un point obscur et contesté, leur sentiment parce qu'ils le jugeaient utile et vrai, on les vit, dès que Rome eut parlé, s'incliner silencieusement et se conformer à sa décision. Il importait ici de le rappeler.

Telle fut exactement la part des Jésuites dans la question des cérémonies chinoises et des rites malabares.

Ils moururent ; leurs frères aujourd'hui, heureux après soixante années de recueillir leur héritage, ont repris et vont continuer leurs travaux.

A continuer.

LE CLERGÉ ET L'EGLISE RUSSE.

Un voyageur, homme de talent et d'observation, chargé par le gouvernement français de plusieurs missions scientifiques, a fait sur la Russie des travaux importants. Les détails que M. X. Marmier nous fait connaître sur la situation de l'Eglise et du clergé dans ce vaste empire, ne peuvent pas manquer d'intéresser particulièrement nos lecteurs.

En 1841, toutes les écoles du clergé ayant subi une nouvelle réforme, celle de Moscou fut transportée à Troïtza. On y compte à présent quinze professeurs et cent trente élèves. Cette académie ecclésiastique possède une bibliothèque de 1,000 volumes environ, parmi lesquels on remarque une collection de Bible dans toutes les langues connues, et un Pentateuque hébreux écrit sur parchemin en 1842. La durée des études à l'Académie est de quatre années. Les deux premières sont consacrées à l'enseignement de la philosophie, de ses divers systèmes, et de son histoire, de la littérature moderne et ancienne, nationale et étrangère, de l'histoire des autres peuples et de celle de Russie. Les élèves doivent en outre suivre le cours de statistique, de géographie ancienne et moderne, de mathématiques, de sciences natu-